

BRUXELLES

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

9 octobre 1916.

Le ***Nieuwe Rotterdamsche Courant*** nous a appris l'autre jour que le gouvernement belge a résolu de prendre des mesures contre les Belges qui ont fait le jeu des Allemands en acceptant. des fonctions de professeur à l'Université de Gand et qu'il a d'ores et déjà décidé qu'aucun diplôme décerné par cette université pendant l'occupation ennemie ne serait valable.

Il n'y a qu'une voix à Bruxelles, même chez les Flamands, pour approuver cette attitude. Je ne parle pas, naturellement, des Flamingants, de ces tristes sires qui, dès les premiers jours, sous prétexte de parenté philologique, n'ont eu pour les Allemands que courbettes et platitudes et qui continuent. (**Note**)

Je ne veux d'autre preuve de l'opinion des Flamands que celle-ci :

Deux ou trois jours après que le ***Nieuwe Rotterdamsche Courant*** nous avait apporté l'information susmentionnée, j'ai rencontré mon confrère H. Peeters, du ***Nieuws van den Dag***.

Mon confrère Peeters est un Flamand pointu, très pointu. Il a été mêlé de fort près au mouvement flamand à Anvers, où il a été longtemps le secrétaire d'une des principales associations flamandes. Les hivers, nombreux déjà, par lesquels il a passé, s'ils ont laissé de la neige dans sa barbe et ses cheveux noirs, n'ont en rien refroidi son ardeur ni ses convictions, je vous le jure. Comme à 20 ans, la moindre menace –que dis-je– le moindre soupçon de menace d'atteinte aux droits des Flamands le fait se hérissier et se courroucer. N'essayez pas de vous y frotter ; il vous en cuirait.

Seulement, si mon confrère Peeters est un Flamand très pointu – ce qui est bien son droit –, il est aussi et avant tout un Belge, un Belge tout court ... Mais vous allez en juger vous-même.

J'ai donc rencontré mon confrère Peeters et lui ai communiqué l'articulet du ***Nieuwe Rotterdamsche Courant*** qu'il ne connaissait pas encore.

- *Qu'en penses-tu, mon vieux ?*

Et Peeters, qui n'a jamais tutoyé personne, de me répondre textuellement :

- *Ecoutez une fois, Tytgat, je vais vous raconter une histoire. J'ai rencontré la semaine dernière un des cent signataires du manifeste en faveur de la réouverture immédiate de l'université flamande de Gand. Oui. C'est un homme sérieux. Nous avons causé de ces choses-là*

pendant longtemps. Oui. Il m'a dit qu'il était resté fidèle à ses convictions et cætera. Il m'a dit que je n'étais pas resté fidèle aux miennes et cætera. Et moi je ne faisais que lui rédire et lui répéter : « J'ai lutté pendant toute ma vie pour que le peuple flamand ait les moyens de s'instruire dans sa langue ; je continuerai de le faire. Mais accepter une université flamande de la main de ceux dont les doigts collent encore du sang de nos enfants, jamais ! » Mais ça, n'est-ce pas, Tytgat, il ne voulait pas le comprendre ...

- Moi, je te comprends bien ...*
- Oui, oui, je sais. Et cette histoire vous aura fait comprendre aussi ce que je pense de la mesure prise par le gouvernement. On ne peut que l'approuver. Nous autres Flamands, nous ne voulons rien demander à l'ennemi, nous ne voulons rien en recevoir. Mais il va de soi que nous espérons qu'après la guerre le gouvernement nous accordera une université flamande le plus rapidement possible.*

Mon confrère Peeters a un fils, milicien de la classe de 1912, lequel achevait, au moment où la guerre éclata, ses études de normaliste et avait, en vertu de la loi, été versé dans le corps des ambulanciers, comme soldat brancardier. Au premier coup de tocsin, il rejoignit l'armée et fut fait prisonnier à Namur lors de la chute de cette place.

Les Allemands, à ce moment, manquaient de personnel pour le service sanitaire. En conséquence, au lieu d'envoyer Peeters et un certain nombre de ses collègues en Allemagne, ils les obligèrent à soigner les blessés dans un des hôpitaux de la ville.

Peeters rageait. Etre fait prisonnier ainsi dès le début de la campagne, c'était vraiment trop bête. Tout naturellement, il songeait à s'enfuir. Ses compagnons aussi. Mais le moyen ? Sachez que le jeune Peeters partageait, par ordre, sa journée entre la salle d'ambulance proprement dite, c'est-à-dire celle où étaient couchés les blessés, et une petite pièce qui lui servait à la fois, ainsi qu'à ses collègues, de salle de récréation et de dortoir. Cette petite pièce n'avait que deux issues : l'une ouvrant sur une antichambre où des Allemands se tenaient en permanence, l'autre sur une vaste cour entourée de murs beaucoup trop élevés pour qu'on pût espérer même un instant en réussir l'escalade. Cela semblait tellement évident que les Allemands n'avaient pas hésité à autoriser leurs prisonniers à se promener dans cette cour pour y prendre l'air pendant leurs rares moments de loisir. Cette confiance les perdit.

Convaincus de l'impossibilité de passer par-dessus les murs, nos brancardiers songèrent à passer par-dessous et mirent à profit, pour le faire, cette circonstance que le pourtour de leur cour était garni d'arbustes fort épais. Chaque soir, une

fois l'obscurité venue, ils se glissaient derrière ces massifs et creusaient le sol au pied de la muraille, en ayant bien soin d'éparpiller la terre de droite et de gauche. Ils ne travaillaient chacun à son tour que pendant quelques minutes, mais avec quelle ardeur ! Ils creusèrent d'abord verticalement en descendant., puis horizontalement pour passer sous le pied du mur, puis de nouveau verticalement en remontant à la surface ...

Et un beau soir, au nombre de quatre, ils se trouvèrent parés pour la fuite. Les trois premiers passèrent sans encombre, mais au moment où le quatrième allait s'engager à son tour dans le boyau, l'alarme fut donnée. Les Allemands s'étant avisés de jeter de leur antichambre un coup d'œil dans la salle de repos des brancardiers, avaient constaté qu'elle était vide, et s'étaient précipités dans la cour. Des coups de feu, des cris, des jurons retentirent. Le jeune Peeters ne sut jamais quel avait été le sort de son quatrième compagnon, car il prit ses jambes à son cou, de même que ses deux camarades. Ils ne tardèrent pas eux-mêmes, d'ailleurs, à perdre le contact. La nuit était noire comme de l'encre, ils ne se voyaient pas et il leur était naturellement impossible de s'appeler, de crainte d'attirer l'attention.

Après avoir couru pendant quelques minutes, Peeters se coucha, attendit que le silence fût revenu puis, espérant que les Boches avaient cessé leurs recherches, reprit sa route. Il marcha

pendant la nuit entière dans ce qu'il croyait être la direction de Bruxelles, mais constata au jour levant qu'il se trouvait à une vingtaine de kilomètres plus à l'est qu'au moment de quitter Namur.

Il passa la journée dans un abri solitaire et reprit sa marche, dans la bonne direction cette fois, la nuit suivante. Il se nourrissait de pommes de terre crues et de navets arrachés dans les champs et parfois d'un morceau de pain que lui donnait un paysan apitoyé mais peureux.

Il arriva finalement à Bruxelles, chez lui, à moitié mort d'épuisement et les pieds en sang.

On lui fit fête, on le soigna et quelques jours se passèrent ...

Puis un matin, le jeune Peeters s'en fut trouver sa mère et lui dit :

- *Mère, me voici rétabli ; je crois que je ferais bien de repartir.*
- *Repartir – répondit la mère en tremblant –, repartir, mais il n'y a pas moyen ; toutes les routes sont gardées par les Allemands.*
- *Bah ! Je leur ai déjà faussé compagnie ; je les jouerai bien une fois de plus.*
- *S'ils te reprennent, tu seras fusillé.*
- *Je ne cours pas plus de risques que mes camarades qui luttent sur l'Yser.*
- *Mais tu as fait ton devoir. Pourquoi donc vouloir recommencer ?*
- *Parce que je suis Belge et Flamand, ma mère.*

La mère pleura, mais ne protesta plus. Une

heure plus tard, le fils s'adressait à son père :

- *Père, me voici rétabli. Je pense que je ferais bien de rejoindre.*
- *J'ai déjà eu la même pensée, mon garçon ...*
- *Alors, père – dit le fils en inclinant la tête –, donnez-moi votre bénédiction, car si je ne revenais pas ...*
- *Que Dieu vous bénisse, mon garçon, et vous protège. En vous laissant aller je n'ai qu'un regret, c'est d'être trop vieux pour vous accompagner.*

Il partit et fut arrêté, mais comme il parle couramment l'allemand, il parvint à se justifier et fut relâché. Il repartit encore et tomba de nouveau sur une patrouille. Il s'en alla à pied, en tramway, en charrette. Rien à faire. Toujours il trouvait, tantôt aux portes de Bruxelles, tantôt en vue même de la frontière, un casque à pointe de malheur pour lui barrer la route.

Il y a un proverbe qui dit : « *Lorsqu'un Flamand enfonce un clou dans un mur, si le marteau vient à casser, le Flamand continue de cogner avec la tête.* »

Le jeune Peeters était de cette race-là ; onze fois il fut arrêté, onze fois il échoua. Il recommença une douzième et réussit.

(pages 42-47)

<http://uurl.kbr.be/1008367?bt=europeanaapi>

Notes de Bernard GOORDEN.

Au sujet de la transformation de l'Université de Gand, voir ce qu'en disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans **50 mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916) les 23 janvier, 6 février, 15 avril, 7 juin, 18 août, 14 septembre, 1^{er} octobre, 26 octobre, 5 novembre 1916, 29 janvier 1917, et plus tard :

<http://idesetautres.be/upload/19160123%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19160206%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19160415%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19160607%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19160818%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19160914%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19161001%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voir aussi : Brand Whitlock, « *Pour assassiner l'âme d'une nation* » (chapitre 23 de 1916) des mémoires intitulées **La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles** :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201916%20CHAPITRE%2023.pdf>

A lire notamment : « **L'activisme – Les traîtres** » par **Georges RENCY**, chapitre **XIV** de la **première partie** du volume **1** de **La Belgique et la Guerre (La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** ; Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2^{ème} édition ; pages 98-102)

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20ACTIVISME%20BELGIQUE%20ET%20LA%20GUERRE%201%20pp98-102.pdf>

Lire ce qu'en disent Louis GILLE, Alphonse OOMS et Paul DELANDSHEERE dans **50 mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916) le 10 octobre 1916 (19161010) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>